

Maja Granmo

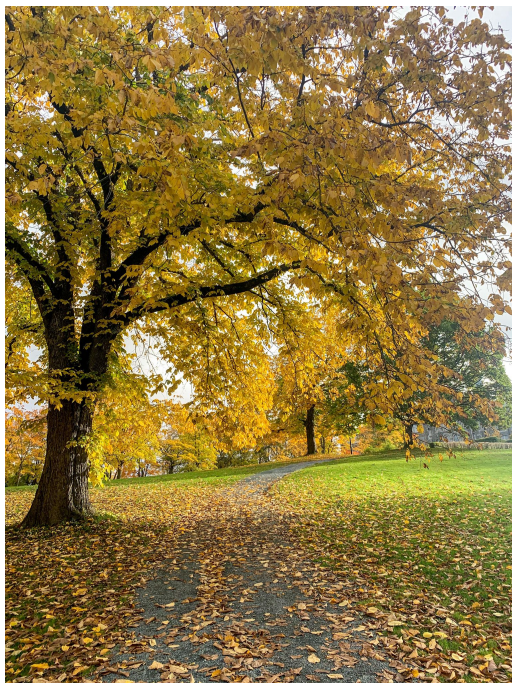
Annie Ernaux et l'art d'atteindre le collectif par le personnel

Une étude de *La Place*

Bacheloroppgave i fransk litteratur

Veileder: Trude Kolderup

Juni 2023



Maja Granmo

Annie Ernaux et l'art d'atteindre le collectif par le personnel

Une étude de *La Place*

Bacheloroppgave i fransk litteratur
Veileder: Trude Kolderup
Juni 2023

Norges teknisk-naturvitenskapelige universitet
Det humanistiske fakultet
Institutt for språk og litteratur



Kunnskap for en bedre verden

Table des matières

Introduction : but et méthode.....	1
Analyse	3
La temporalité narrative.....	3
L'aspect minimaliste.....	6
La syntaxe	6
Le lexique.....	9
L'usage de l'italique	12
Conclusion.....	17
Bibliographie.....	19

Introduction : but et méthode

L'auteure Annie Ernaux est connue pour son style d'écriture simple, direct et sans fioritures qui se caractérise par sa concision et son objectivité, sans métaphores ni images poétiques. L'écriture pratiquée par Ernaux présente un intérêt universel en capturant les réalités et les expériences de la vie quotidienne, en particulier celles de son milieu modeste d'origine, celles de la classe ouvrière, celles des femmes, mais aussi celles de la classe bourgeoise à laquelle elle s'est élevée après avoir commencé ses études. A travers ses observations sociologiques dans sa propre histoire, contenant des références historiques, elle dépeint également l'histoire de France de la seconde moitié du XXe siècle (Uvsløkk, 2023). Elle explore donc des grands thèmes à travers des descriptions concrètes et détaillées des expériences individuelles. L'objectif principal de cette étude est donc d'examiner comment elle parvient de créer une résonance entre le personnel et l'impersonnel, créant ainsi une expérience de la reconnaissance du lecteur. Malgré son association avec de divers genres littéraires (autofiction, autobiographie, autosociobiographie), Ernaux affirme que ses textes ne correspondent à aucun des genres proposés. Dans le texte « Vers un je transpersonnel » elle définit ses œuvres de la façon suivante :

Ainsi mon passage du *je* fictif au *je* véridique n'est pas dû à un besoin de lever le masque mais lié à une entreprise nouvelle d'écriture que, dans *Une femme* je définis comme « quelque chose entre la littérature, la sociologie et l'histoire » [...] Cela veut dire aussi, bien sûr, que je récusé l'appartenance à un genre précis, roman et même autobiographie. Autofiction ne me convient pas non plus. (Ernaux, 1993a)

Selon elle, Ernaux dépasse les classifications de genre littéraire en pratiquant sa « entreprise nouvelle d'écriture », qui découle de sa volonté d'explorer les liens entre l'individu et la société, qui à travers son écriture personnelle, elle saisit une réalité sociale et historique. Dans un entretien avec Raphaël Rérolle, elle explique encore que l'écriture est une façon d'être la messagère d'histoires vécues par plusieurs personnes, en suggérant qu'elle est une plateforme pour la vie des autres :

C'est toujours cette idée d'immersion dans quelque chose d'autre. Je ne pense pas qu'il y ait cette séparation définitive avec mon père dans *La Place*, avec ma mère dans *Une femme*, ou avec l'amant de *Passion simple*. Simplement, je les ai fait vivre dans les consciences d'autres gens, sous une autre forme. Je suis en quelque sorte le médium, la passeuse [...] (Ernaux, 2011)

C'est-à-dire que sa vie est à bien des égards une représentation d'événements universels qui, ont aussi, été vécus par d'autres personnes, une classe ou même une société. Elle insiste sur le fait qu'elle écrit l'histoire d'une personne qui aurait pu être n'importe qui, incluant ainsi le

lecteur dans l'histoire. Ernaux développe que cette écriture traite tout le monde aussi bien qu'elle dans le discours du prix Nobel :

Il ne s'agit pas pour moi de raconter l'histoire de ma vie ni de me délivrer de ses secrets mais de déchiffrer une situation vécue, un événement, une relation amoureuse, et dévoiler ainsi quelque chose que seule l'écriture peut faire exister et passer, peut-être, dans d'autres consciences, d'autres mémoires. Qui pourrait dire que l'amour, la douleur et le deuil, la honte, ne sont pas universels ? Victor Hugo a écrit : « Nul de nous n'a l'honneur d'avoir une vie qui soit à lui ». Mais toutes choses étant vécues inexorablement sur le mode individuel – « c'est à moi que ça arrive » - elles ne peuvent pas être lues de la même façon, que si le « je » du livre devient, d'une certaine façon, transparent, et que celui du lecteur ou de la lectrice vienne l'occuper. Que ce « Je » soit en somme transpersonnel, que le singulier atteigne l'universel. (Ernaux, 2022)

Annie Ernaux utilise le terme " transpersonnel " pour décrire l'idée selon laquelle les expériences personnelles, lorsqu'elles sont exprimées par l'écriture, ont le potentiel de transcender l'individu et de résonner auprès d'un public plus large. Elle dit dans le passage cité qu'elle cherche à décrypter une situation ou un événement vécu qui révèlent quelque chose qui ne peut pas prendre forme, mais qui peut se transmettre à d'autres personnes, que par le biais de l'écriture. Ainsi, elle explique comment son écriture a pour but de transcender les limites de l'individu et à créer une expérience humaine partagée.

Le but de mon analyse sera donc d'essayer de montrer comment le style d'écriture d'Annie Ernaux parvient à atteindre le collectif par le personnel. Mon hypothèse est que son écriture réussit à contribuer à cette revendication de transpersonnalité en utilisant des éléments stylistiques spécifiques. Premièrement, la temporalité narrative contribue à créer une accessibilité en invitant le lecteur dans les réflexions de la narratrice sur des défis concernant la résistance de la mémoire, ainsi que l'impact de notre héritage sur notre mode d'expression, créant aussi une histoire reconnaissable. Deuxièmement, la syntaxe et le lexique minimaliste met en valeur le mode de communication, les règles et les normes sociales de son milieu d'origine, ainsi qu'ils expriment les aspects émotionnels et des changements dans les relations familiales. Ils entraînent également un manque de sentimentalisme, ce qui objectifie les expériences personnelles de la narratrice, et amène le lecteur dans l'histoire. Enfin, l'usage de l'italique reflète les principes liés à son milieu social, et témoigne donc d'une pensée collective modeste. Il crée aussi une profondeur émotionnelle, mettant en évidence les tensions linguistiques et sociales qui illustrent la complexité de la honte liée au langage et aux origines, offrant ainsi une compréhension universelle de ses expériences partagées.

Cette étude adopte une méthode d'analyse littéraire afin d'examiner comment Annie Ernaux utilise trois éléments stylistiques spécifiques pour faire atteindre le collectif par le personnel, à

savoir la temporalité narrative, l'aspect minimaliste, ainsi que l'usage de l'italique. Une lecture approfondie de *La Place* a été réalisée afin d'identifier des exemples des éléments stylistiques mentionnés. Ensuite, les passages pertinents ont été minutieusement analysés en se concentrant sur la façon dont ils sont utilisés et quel effet ils ont sur relater des thèmes sociaux plus vaste à travers les expériences personnelles, qui peuvent être considérés comme des universels. Les résultats de l'analyse ont ensuite été présentés et discutés afin de mettre en lumière comment ces éléments stylistiques servent d'outils à Ernaux pour transmettre ses expériences individuelles tout en abordant des thèmes plus généraux et universels.

Analyse

Mon corpus de départ est *La Place* (1983), un livre qui parle de la vie du père d'Annie Ernaux. Ce livre met l'accent sur les habitudes à la fois générales et personnelles, et sur le mode de vie routinier lié à un milieu social modeste. L'auteure offre des détails sur les faits et gestes du quotidien de sa jeunesse, en particulier en ce qui concerne son père. L'ouvrage est une représentation d'une famille d'origine modeste et paysanne qui a gravi les échelons pour offrir à l'héroïne-narratrice une vie meilleure avec plus d'opportunités. En conséquence, contrairement à ses parents, Ernaux a reçu une scolarité qui lui a permis d'effectuer un voyage de classe, qui l'a conduite à une vie bourgeoise. Cependant, cette ascension sociale l'a éloignée de ses parents : « Mon père est entré dans la catégorie des *gens simples* ou *modestes* ou *braves gens*. Il n'osait plus me raconter des histoires de son enfance » (Ernaux, 1983 p. 63). De cette façon, elle semble avoir dévoilé ses origines en devenant une transfuge sociale.

En outre, *La Place* marque une sorte de percée du style d'écriture de l'auteure. Ce fut une initiation, le début d'une nouvelle posture et d'un nouveau but pour elle, quand elle a commencé à pratiquer son écriture caractéristique à laquelle elle est restée fidèle par la suite. Dans un entretien à *Télérama*, Ernaux le décrit de la façon suivante : « Il est vrai que l'écriture de *La Place* marque un moment important pour moi : avec ce livre, j'ai trouvé ma trajectoire d'écriture. Depuis, il n'y a pas eu de changement majeur, j'ai creusé le même trou » (Ernaux, 2008). Cela justifie aussi notre choix du livre pour ce projet, puisque cette œuvre a été le début de son style d'écriture distinctif que nous analyserons pour montrer le lien entre l'individuel et l'universel.

La temporalité narrative

Pour commencer d'examiner le style d'Annie Ernaux et comment il semble concerner tant de gens, il faut étudier la notion de la temporalité narrative. L'œuvre contient une narration

inconsciente des événements racontés par une narratrice qui est implicitement identifiée à l'auteure même si elle n'est jamais nommée. Nous pouvons facilement associer la narratrice avec l'auteure lorsque le « je » rompt parfois sporadiquement avec le récit pour commenter, clarifier ou ajouter, notamment au présent, des pensées intérieures ou des opinions sur ces souvenirs : « J'écris lentement. En m'efforçant de révéler la trame significative d'une vie dans un ensemble de faits et de choix, j'ai l'impression de perdre au fur et à mesure la figure particulière de mon père [...] » (Ernaux, 1983 p : 37-38). Ce changement du temps verbal souligne le temps quand l'œuvre a été écrite. Donc, nous voyons que l'ouvrage se compose de deux parties qui vont de pair, où la temporalité narrative est rendue visible à travers deux temps distincts : le temps de l'histoire, composé des souvenirs de la narratrice écrit au passé composé, et le temps de la narration, écrite au présent, qui indique la présence de la narratrice. Nous en voyons déjà un exemple assez intéressant au début du livre, où la temporalité narrative alterne brusquement quand la narratrice évoque des circonstances de la mort de son père :

Elle a dit d'une voix neutre : « C'est fini ». Je ne me souviens pas des minutes qui ont suivi. Je revois seulement les yeux de mon père fixant quelque chose derrière moi [...] Je crois avoir demandé à ma mère de lui fermer les yeux. (Ernaux, 1983, p. 12-13, nous soulignons)

Ici, le temps verbal change du passé au présent, ce qui indique qu'on a affaire à la narratrice qui fait référence au moment de l'écriture du livre. Elle intervient pour annoncer qu'elle réfléchit en racontant cet événement à partir de ses souvenirs. Un tel décalage temporel peut rendre la narratrice plus fiable ou non fiable, en ce qui concerne la vérité, les mensonges ou éventuellement les distractions. Dans ce cas, cela renforce la crédibilité du récit en termes d'authenticité, parce que c'est un fait connu que la mémoire fait défaut face aux souvenirs émotionnels et aux impressions fortes. Elle a pour cette raison une tendance à être peu fiable (Saillet, 2017). La narratrice laisse entendre que la mémoire résiste en utilisant de verbes comme « croire » et « (ne pas) se souvenir », qui sont des mots utilisés dans la parole orale, ce qui crée une ambiance quotidienne. La même formule se retrouve plus loin dans le récit, où la narratrice déplace un moment du récit qui parle de la détérioration du père vers ses propres pensées en changeant le temps verbal de la narration : « En me rappelant ce moment, je crois que rien n'est encore perdu, mais ce sont des paroles pour montrer qu'il n'est pas très malade [...] » (Ernaux, 1983, p. 79, nous soulignons). Nous sommes rendus davantage conscient qu'elle ne traite pas ses souvenirs comme une simple source à embellir, mais les accepte tels qu'ils sont. L'effet, c'est que nous avons l'impression de lire une histoire racontée par une

personne avec des erreurs humains qui essaie de manière humble de transformer des souvenirs réels en écriture. Elle les écrit tel qu'ils apparaissent : « J'ai mis beaucoup de temps parce qu'il ne m'était pas aussi facile de ramener au jour des faits oubliés que d'inventer. La mémoire résiste. Je ne pouvais pas compter sur la réminiscence [...] » (Ernaux, 1983, p. 75-76). La narratrice évoque ainsi un sentiment d'accessibilité au lecteur en écrivant ouvertement et sincèrement sur ses limites face aux souvenirs émotionnels et comment elle se bat avec son écriture lente pour faire émerger une vérité individuelle mais aussi universelle : le défi de la mémoire.

Ses ruptures temporelles réduisent la distance entre le temps de l'histoire et le temps de la narration, ils nous donnent accès à la vie intérieure d'auteure, ce qui nous permet de nous rapprocher considérablement d'elle en tant qu'auteure. Ainsi, le contenu devient exceptionnellement proche et authentique. De la même manière, il devient impersonnel. Ernaux l'explique de la façon suivante : « Je ne me suis pas du tout appuyée sur des documents mais uniquement sur la mémoire. C'est ma mémoire personnelle, mais au fond, elle n'est jamais vraiment personnelle, une mémoire [...] » (Ernaux, 2009) Donc, la fonction de cette temporalité narrative devient indéniablement pertinente ; les manques essentiels dans les souvenirs et de ses réflexions à ce sujet semblent authentiques, ce qui l'amène à inviter le lecteur à un processus que nous traversons tous. Par conséquent, Ernaux nous entraîne dans son histoire personnelle, dans laquelle nous pouvons facilement nous reconnaître. Ces ruptures temporelles en présent rapprochent le lecteur des souvenirs et des expériences personnelles de la narratrice, et permet au lecteur de plonger dans la réflexion d'Ernaux. Cela crée une représentation simple mais efficace de la fusion entre l'individualité et l'universalité. Ces ruptures temporelles favorisent l'introspection et offrent aux autres un miroir pour se voir et se reconnaître. La narratrice se sert de sa subjectivité pour composer une histoire avec laquelle beaucoup d'entre nous peuvent se connecter.

En outre, l'écriture au présent ne semble pas seulement marquer la présence d'auteure-narratrice. Entre autres, il paraît qu'il dépasse le temps narratif et le temps narré, en tirant évocation vers un aspect social, en l'occurrence l'écriture ethnologique qui traite des circonstances sociales comme les milieux et les classes. La narratrice met en évidence la signification sociale dans une phrase où le présent est utilisé dans une section de passé : « La vie d'ouvrier de mon père s'arrête ici » (Ernaux, 1983 p. 41). Ce choix soudain du présent signale une accentuation par rapport à la classe dans laquelle le père se trouvait dans son enfance et à la classe il s'est trouvé après achetant le café-épicerie. C'est-à-dire que

l'utilisation du passé composé représente la classe ouvrière, tandis que l'utilisation du présent représente une vie de rang supérieure. Cela démontre comment la temporalité narrative devient un outil social, où le milieu d'origine et d'actuel façonnent la manière dont la narratrice écrit. C'est peut-être ce qui rend son écriture si pertinente, le milieu d'origine continue à nous influencer de manière significative, même après que nous nous en soyons éloignés. Nous pouvons confirmer que l'aspect sociologique ayant un impact sur son mode d'expression en regardant d'une autoréflexion au passé, ce qui signifie qu'elle ne rompt pas toujours avec le récit en changeant le temps verbal pour ajouter des remarques sur un sujet :

La politesse entre parents et enfants m'est demeurée longtemps un mystère. J'ai mis aussi des années à « comprendre » l'extrême gentillesse que des personnes bien éduquées manifestent dans leur simples bonjour. J'avais honte, je ne méritais pas tant d'égards, j'allais jusqu'à imaginer une sympathie particulière à mon endroit. (Ernaux, 1983, p. 53)

En raison de ce choix du temps verbal, il est indiqué que cette façon de penser appartient à l'histoire, à savoir le passé. Son choix du passé suggère que c'était ainsi qu'elle pensait auparavant, de sorte que ce n'est plus le cas aujourd'hui. Nous pouvons donc interpréter qu'elle laisse entendre qu'elle est devenue une « des personnes bien éduquées ». Par ailleurs, Ernaux souligne ce fait dans une autre rupture temporelle, qui est une remarque fascinante : « Je dis souvent « nous » maintenant, parce que j'ai longtemps pensé de cette façon et je ne sais pas quand j'ai cessé de le faire » (Ernaux, 1983 p. 47). Bien que cette réflexion sur soi ne justifie pas l'utilisation du temps verbal, cela montre qu'elle est généralement consciente que le passé a laissé des traces dans son écriture et sa façon de s'exprimer et de penser. Le fait qu'elle utilise régulièrement « nous » au lieu de « je » quand elle renvoie au groupe social auquel ses parents appartiennent, mais dans lequel elle ne se reconnaît plus dès l'adolescence, peut être interprété comme une certaine objectivation de expériences personnelles. Donc l'individualisation de sa vie disparaît peu à peu dans les explications et digressions à l'aide des brisements dans la temporalité narrative.

L'aspect minimaliste

La syntaxe

Un autre aspect qui émerge de son écriture est mis en évidence par le souci d'être concis et factuelle, ce qui oblige la narratrice à n'écrire que le strict nécessaire. Selon Ernaux, c'est un choix crucial de sa part pour caractériser une réalité sociale qui était dans son milieu d'origine : « Je suis une narratrice s'inscrivant explicitement dans le texte comme venant d'un milieu populaire et ayant acquis le langage et les instruments d'analyse de la culture

dominante » (Rabaté & Viart, 2009 p. 100). Donc, cette écriture sert à apporter un témoignage fidèle de ses origines, avant tout ses relations familiales. Dans le récit, elle dit comme suit :

Aucune poésie du souvenir, pas de dérision jubilante. L'écriture plate me vient naturellement, celle-là même que j'utilisais en écrivant autrefois à mes parents pour leur dire les nouvelles essentielles. (Ernaux, 1983, p. 19)

Le but d'Ernaux est donc de choisir consciemment une écriture qui la maintienne au plus près du milieu modeste auquel appartenaient ses parents, où le langage familial peu esthétique était le moyen de communiquer au même titre que de raconter des nouvelles à l'un de l'autre. Afin de s'immerger dans les visions et les limites du monde de son père, elle a choisi une syntaxe minimaliste. A plusieurs reprises dans le récit, nous voyons le refus des phrases à la structure complexe :

Je travaillais mes cours, j'écoutais des disques, je lisais, toujours dans ma chambre. Je n'en descendais que pour me mettre à table. On mangeait sans parler. Je ne riais jamais à la maison. Je faisais de l'ironie. (Ernaux, 1983, p. 63)

Ici, nous voyons que l'auteure rejette toute construction grammaticale alambiquée. Au lieu d'utiliser de conjonctions de coordinations ou de subordination pour relier les phrases, elles sont plutôt séparées par des ponctuations et des virgules fréquentes chaque fois que possible, laissant les phrases souvent réduites à l'essentiel. Le contenu prend une touche impersonnelle dans un contexte par ailleurs assez personnel en omettant des détails descriptifs. Dans cet exemple, l'ambiance dans le quotidien de l'enfance d'Ernaux se simplifie presque à une recette où elle énumère les ingrédients d'une journée typique et régulière. Pourtant, cela nous brosse un tableau de l'endroit où l'accent est mis concernant la façon dont ils se sont communiqués, comment ils ont formulé leurs phrases, ce qu'ils ont choisi de mentionner, de dire et d'exclure les uns aux autres. Il serait inintéressant pour Ernaux de divulguer explicitement plus de détails sur ce qui se passait dans la maison et sur les activités quotidiennes à l'époque, ce serait trop excessif et non-correspondant à la culture d'origine. La simplicité était un dénominateur commun pour cette classe sociale, il allait de soi de le poursuivre, tant dans la forme de communication que dans le comportement. Un autre exemple clair d'une telle insistance sur l'essentiel peut être trouvé dans les descriptions de la dextérité du père : « Ma mère : « c'est un homme de la campagne, que voulez-vous » (Ernaux, 1983 p. 50). L'auteure n'emploie pas de verbe pour introduire la question de sa mère, elle se contente de la ponctuation. L'importance est donc portée sur les mots de la mère, qui indiquent que les gens de « campagne » n'avaient pas besoin d'explications sur sa nature modeste et simple. Il en fut ainsi, sans poser de questions, ou au contraire, comme le suggère le propos de la mère : On ne peut pas attendre plus que l'élémentaire d'un homme simple.

Cela suscite le but principal de la syntaxe utilisée. Les phrases sont simples puisque les gens de ce milieu n'étaient pas raffinés ni complexes. De la même manière, ils n'utilisaient pas de grands mots ou phrases trop sophistiquées dans leur discours, ce qui se manifeste également dans la manière dont la narratrice a choisi d'introduire le propos de sa mère. Dès lors, l'universel apparaît dans l'aspect minimaliste. Il devient la désignation de la réalité sociale à laquelle ils appartenaient, dont les parents deviennent le symbole par la représentation de leur mode de communication.

La syntaxe modeste montre aussi ce que le père a valorisé. Nous le voyons dans des exemples particuliers où Ernaux réduit les phrases, parfois aux phrases nominales pour indiquer des descriptions caractéristiques simples de manière rapide : « Par rapport aux années de jeunesse, les trois-huit des raffineries, les rats de la Vallée, l'évidence du bonheur (Ernaux, 1983 p. 44). Cette manière d'expression est approprié pour mentionner uniquement ce qui est considéré comme essentiel, sans perturber le processus d'élucidation des faits. Grâce à cette structure, ces faits mentionnés acquièrent une importance accrue. Dans ce cas, il y a une compilation de divers composants censés être la preuve de l'existence du père, et auxquels il était associé. Les affaires petites et modérées étaient « l'évidence de bonheur » du père, une personne simple. En d'autres termes, ces énumérations étaient les preuves des choses que les gens simples valorisent. Plus bas dans le même paragraphe, la narratrice utilise plusieurs phrases sans verbes : « Deux tenues, l'une pour tous-les-jours l'autre pour le dimanche » (Ernaux, 1983, p. 44). Nous voyons que ces phrases asyndétiques dominent quelquefois le style d'écriture, ils consistent en une absence systématique de connecteurs tels que les conjonctions et les adverbes entre les groupes et les phrases. Ce choix de formulation peut être une tentative de porter une vue objective pour signaler les règles et les normes dans ce milieu. Le lecteur obtient la connaissance de ce monde et les codes sociaux à l'aide d'une représentation efficace que la syntaxe représente. Par conséquent, la simplicité et la sobriété d'avoir « deux tenues » démontrent quelque chose qui était commun à un groupe plus large de la société à l'époque : la modération, la pudeur, la frugalité et le minimalisme. Il s'agit d'une conception universelle et d'une présentation d'un certain milieu sociale, où les personnes qui en font partie peuvent se reconnaître.

A certains occasions, l'auteure choisit d'employer des phrases courtes telles que la mise en page du texte isole, comme si elle formait à elle un seul paragraphe, de sorte qu'ils sont mis au point. Ils semblent présenter des observations que la narratrice fait sur des changements nouveaux. Dans cet exemple, il s'agit de l'état d'esprit du père : « Il était gai » (Ernaux, 1984,

p. 49). En raison de son emplacement isolé, de sa brièveté et de sa simplicité, il est facile de saisir l'ambiance qu'une telle phrase reflète. Ce choix lexical pour décrire l'état d'esprit du père donne l'impression que cette observation de la narratrice est quelque chose de remarquable ou d'important dans sa perception de lui. Elle accorde de l'importance à la nouvelle évolution du père, où cette mise en évidence d'être « gai » peut donc exprimer un sentiment d'admiration ou un désir nostalgique de voir de telles conditions chez lui. Cela signifie que de telles phrases traduisent une émotion. Nous retrouvons la même démarche plus loin dans la narration : « Maintenant, c'est un autre temps » (Ernaux, 1983 p. 77). Nous voyons que ces phrases ont un pouvoir évocateur qui se démarquent des autres phrases du récit. Cela peut être l'intention de la narratrice, justement pour souligner ce que la grande majorité entre nous ressent tout au long de notre vie, comme le premier exemple : la perception, l'amour et l'admiration qu'un enfant a envers son père et la deuxième : la nostalgie d'une époque révolue où les relations étaient différentes. Des phrases courtes comme celles-ci aident l'auteure à formuler des manifestations universels et inexplicables, qui s'expriment difficilement, même si tout le monde peut l'avoir senti. Une telle phrase isolée confirme aussi les changements dans la relation père-fille : « Après, il ne nous a plus vus que de loin en loin » (p. 73). Puisque cette phrase apparaît tardive dans la narration, après que la narratrice est mariée, la phrase peut indiquer un manque de relation proche antérieure qui a diminué au fil du temps en raison de causes naturelles : maturation, indépendance, voyage de classe et éloignement. La syntaxe minimaliste veille donc à évoquer ces aspects, étapes et sentiments généraux qui surgissent face à la croissance personnelle et à la quête de devenir des individus indépendants. Cette distance relationnelle que ces aspects peuvent créer, peut être considéré comme universel dans ce sens qu'il reflète les transformations inhérentes aux relations humaines. À mesure que nous grandissons et cherchons notre propre identité, il est fréquent que les liens se modifient, parfois se distancient, et que de nouvelles dynamiques émergent.

Le lexique

A l'instar de la syntaxe, le lexique est aussi neutre, nécessaire, et incolore que le milieu d'origine. Un style littéraire et romanesque est écarté au profit de la recherche des mots appropriés pour reproduire au mieux la vie du père : « Pour rendre compte d'une vie soumise à la nécessité, je n'ai pas le droit de prendre d'abord le parti de l'art, ni de chercher à faire quelque chose de "passionnant", ou d'"émouvant" » (Ernaux, 1983 p. 18). D'après Ernaux, cela est une partie essentielle de son travail d'écrivaine pour rendre justice à son père. Sa

volonté d'éviter tout lyrisme devient donc perceptible dans le lexique, nous voyons que la narratrice tait ses émotions :

Il est venu me chercher à la fin d'une colonie de vacances où j'avais été monitrice. Ma mère a crié hou-hou de loin et je les ai aperçus. Mon père marchait voûté, baissant la tête à cause du soleil. Ses oreilles se détachaient, un peu rouges sans doute parce qu'il venait de se faire couper les cheveux. (Ernaux, 1983, p. 86)

Le vocabulaire utilisé dans cet exemple est minimaliste, en revanche, il est clair et distinct. Absence totale de subjectivité en termes de couleurs, de contrastes et d'utilisation d'adjectifs nécessaires pour décrypter les émotions et les sensations sauf l'adjectif « rouge », qui n'est présent que pour décrire ce souvenir arbitraire tels qu'il apparaît. La narratrice dépeint ce dont elle se souvient plutôt que de créer une ambiance. Un tel lexique simple exprime donc un manque de sentimentalisme, qui devient encore plus visible quand la narratrice raconte des événements autrement émotionnels et poignants, comme la toilette mortuaire de son père :

Après le rasage, mon oncle a tiré le corps, l'a tenu levé pour qu'on lui enlève la chemise qu'il portait ces derniers jours et la remplacer par un propre. La tête retombait en avant sur la poitrine nue couverte de marbrures. Pour la première fois de ma vie, j'ai vu le sexe de mon père. (Ernaux, 1983, p. 13)

Ici, la narratrice décrit des scènes intenses sans émotions du toilettage de père qui contraste avec son caractère funèbre et bouleversant. Le refus de pathos dans des tels cas offre un regard extérieur ; Le haut degré d'objectivité de la narratrice donne l'impression que l'incident pourrait être raconté par quiconque. Cela donne à l'œuvre une portée universelle dans le sens où il devient facile pour le lecteur de projeter ses propres expériences et réflexions sur des moments similaires de sa vie, et ainsi établir un lien avec la thématique universelle liée à la mort. Peu d'entre nous font l'expérience des toilettes mortuaires de nos parents, mais la mort de nos proches est inévitable, cela est une chose certaine que nous tous vivrons. Il semble que la narratrice raconte ce moment macabre comme si c'est la chose la plus normale au monde, et en effet c'est bien cela la mort, quelle qu'en soit la manière dont elle se déroule.

Un autre exemple d'un tel manque de sentimentalisme sont présents dans la description de la mort de la sœur, où la narratrice a recours à une gradation pour souligner le chagrin du père : « Hébéture pendant des semaines, des accès de mélancolie ensuite, il restait sans parler, à regarder par la fenêtre de sa place à table » (Ernaux, 1983, p. 38). La gradation consiste en un lexique minimaliste sans adjectifs à la fois ascendante et décroissante, composé des étapes du père dans le processus de deuil après la mort prématurée de sa fille. De cette façon, la gradation sert comme une amplification de cet événement, elle énumère simplement plusieurs

noms qui donnent la même idée, comme « hébétude » et « mélancolie ». Tout cela contribue à l'idée finale, le lecteur prend en compte la charge émotionnelle de la perte d'un enfant, un chagrin intense que la gradation souligne. Dans un entretien, la narratrice révèle que c'est par hasard qu'elle a appris que ses parents avaient une autre fille qui est morte avant sa naissance : « [...] [J]'ai appris d'une façon très particulière que j'avais eu une sœur et qu'elle était morte à sept ans, en écoutant ma mère le raconter à une voisine » (Day, 2005). Cela donne une image d'un monde inconnu des parents auquel la narratrice n'a jamais eu accès, une sœur morte qu'elle n'a jamais pu rencontrer qui à son tour laisse un chagrin qu'elle ne pourra jamais ressentir au même titre que ses parents. L'absence du sentimentalisme représente ce sentiment d'être un étranger dans une grande partie du monde des parents ; ils avaient une vie avant sa naissance, même un autre enfant, qui leur manquait encore : « Ma mère racontait en s'essuyant, les yeux avec un chiffon sorti de sa blouse « elle est morte à sept ans, comme une petite sainte » (Ernaux, 1983, p. 38). Ce récit neutre et complètement dépouillé de lexique complexe devient une façon d'universaliser une douleur qui n'est jamais abordé, une douleur que les enfants peuvent seulement ressentir via leurs parents. Toute le monde peut avoir vécu d'avoir été épargné d'une douleur familiale, et en même temps l'avoir ressenti. L'universel imprègne l'écriture d'Ernaux dans la façon dont elle dépeint à quel point les parents ont omis de lui dire, une l'incommunicabilité qui peut résulter de divers facteurs tels que normes culturelles, des tabous ou des traumatismes. Cet aspect minimaliste s'inscrit donc dans le cadre d'une revendication sociale qui contextualise les relations familiales douloureux.

Cette simplicité lexicale apparaît également dans le choix des titres des livres d'Ernaux qui prennent une forme lexicale en « article + nom » : *La Place*, *Une femme*, *L'événement*, *La honte*, *Les Années*, *Une femme gelée*, *La vie extérieure*. Ce choix rend les titres ambigus parce qu'ils ne décrivent pas de manière précise de quoi les livres parlent. Toutefois, ce choix est un moyen adéquat de généraliser ses propres expériences. Par exemple, le titre de l'œuvre en question « La place » est très vague, il ne couvre pas un sujet spécifique, c'est plutôt un mot général qui couvre une grande partie du contenu du livre. Le titre peut donc être considéré polysémique ; il peut être interprétée de plusieurs manières. Tout d'abord, « la place » peut au sens figuré désigner une place sociale désirée ou une place dans la société à laquelle on appartient. Le père d'Ernaux était à la recherche d'une place sociale satisfaisante tout au long de sa vie, pendant la vie dans les conditions dures de la classe ouvrière jusqu'à une vie économique améliorée dans la société, en entrant le monde de commerçants : « Il ne buvait

pas. Il cherchait à *tenir sa place*. Paraître plus commerçant qu'ouvrier » (Ernaux, 1983 p. 37). Il a toujours eu pour objectif d'atteindre un niveau de vie meilleur pour d'être sur un pied d'égalité avec ceux qui sont considérés comme l'ayant. De l'autre côté, le titre peut être interprété comme la place occupée par le père dans la vie de sa fille pendant son enfance, à savoir la place commune dans la classe ouvrière comme des braves gens : « Je rassemblerai les paroles, les gestes, les goûts de mon père, les faits marquants de sa vie, tous les signes objectifs d'une existence que j'ai aussi partagés » (Ernaux, 1983, p. 18), mais également la place qu'il a occupée plus tard, notamment lorsque la narratrice a évolué dans un milieu bourgeois et s'est progressivement éloignée de son milieu d'origine – ce qui a augmenté la distance entre eux :

D'un seul coup, avec stupeur « maintenant, je suis vraiment une bourgeoise » et « il est trop tard ». / Plus tard, au cours de l'été, en attendant mon premier poste, « il faudra que j'explique tout cela ». Je voulais dire, écrire au sujet de mon père, sa vie, et cette distance venue à l'adolescence entre lui et moi. Une distance de classe, mais particulière qui n'a pas de nom. Comme de l'amour séparé. (Ernaux, 1983 p. 18)

Sur le plan lexicale, la narratrice utilise un minimum de mots pour exprimer son propos, le lexique limité suffit pour comprendre l'idée générale de « la place » entre le père et la narratrice. La distance qui s'est installée entre eux est décrite comme étant liée à la classe sociale mais qui n'a pas de noms spécifiques. En évitant de définir explicitement des concepts tels que « l'amour séparé » ou « distance de classe », la narratrice emploie un langage allusif qui laisse place à l'interprétation du lecteur. Cette « distance de classe, mais qui n'a pas de nom » peut être interprétée comme une expression de l'inévitable distance qui peut se créer entre les individus, même entre membres de la famille, et de la douleur que cela peut causer. Ce sentiment éprouvé par la narratrice envers son père n'avait pas de nom précis, mais il était bien présent dans leur relation, ce qui peut le rendre difficile à accepter. L'expression « il est trop tard » peut être interprétée comme une prise de conscience qui suscite la panique en elle, une tristesse face à la perte d'une connexion plus étroite avec son père, et en même temps une frustration de ne pouvoir résoudre ou surmonter cette « amour séparé ». Dans un sens général, le lexique minimaliste du titre évoque notre place dans la société et dans nos relations, soulignant que cette dynamique est constamment en évolution, faisant ainsi écho à l'universalité.

L'usage de l'italique

L'un des derniers éléments du style d'écriture que nous analyserons est la typographie utilisée. Nous pouvons constater la présence tout au long du récit de phrases et d'expressions

en italique. Comme la syntaxe, l'auteure a choisi cette typographie significative pour transmettre une réalité authentique de son milieu d'origine et pour ne pas déformer des propos au fil de l'écriture. Avant tout, c'est pour illustrer l'un des principes le plus importants du père, à savoir le langage :

Naturellement, aucun bonheur d'écrire, dans cette entreprise où je me tiens au plus près des mots et des phrases entendues, les soulignant parfois par des italiques. Non pour indiquer un double sens au lecteur et lui offrir le plaisir d'une complicité, que je refuse sous toutes ses formes, nostalgie, pathétique ou dérision. Simplement parce que ces mots et ces phrases disent les limites et la couleur du monde où vécut mon père, ou j'ai vécu aussi. Et l'on n'y prenait jamais un mot pour un autre ». (Ernaux, 1983, p. 38)

En d'autres termes, les mots et expressions en italique sont souvent issus du discours quotidien du père. Donc, cela n'est pas une tentative d'exprimer une réalité rhétorique pour créer divers effets stylistiques. Au contraire, c'est simplement une représentation réaliste du père et sa façon de parler, et son père n'a jamais parlé en codes ou indirectement : « [...] il détestait aussi les grandes phrases et les expressions nouvelles qui ne voulaient rien dire [...] il se refusait à employer un vocabulaire qui n'était pas le sien » (Ernaux, 1983, p. 48.). Les expressions en italique semblent surtout représenter davantage des mots souvent entendus, des leitmotifs, comme un refrain : « *Je n'ai pas quatre bras. Même pas une minute pour aller au petit endroit. La grippe, moi, je la fais en marchant.* Etc. Chant quotidien » (Ernaux, 1983, p. 45). Ici, nous voyons que l'italique sont censés représenter le discours du père, tandis que l'écriture simple sert comme la narration de la narratrice. Elle définit les paroles du père comme un « chant quotidien », ce qui confirme que les paroles du père sont en effet répétitives. La chose intéressante à propos de ses divers slogans habituels, c'est que le contenu contient les thèmes typiquement liés à son milieu d'origine modeste. Dans cet exemple, le sujet « travail » est au centre de son discours. Par les trois phrases en italiques, la narratrice donne aux lecteurs un accès directe à la manière dont son père s'était exprimé pour dire aux autres qu'il travaillait avec une telle intensité et quantité, qu'il ne peut rien faire d'autre, encore moins se reposer, même pas en cas de maladie.

Dans un autre emploi de l'italique, il transparait une conscience de classe exprimée par le père, où il évoque une sorte d'humilité envers sa place sociale : « Leitmotiv, *il ne faut pas péter plus haut qu'on l'a* ». (Ernaux, 1983, p. 46). Cette expression est une torsion sur une autre expression française bien connue, « de péter plus haut que son cul », qui se traduit à peu près par une personne qui vise des objectifs hors de sa portée. C'est-à-dire une personne trop prétentieuse qui se croit très important. Ainsi, d'après le père de la narratrice, il ne sert à rien de paraître prétentieux ou snob quand sa famille est d'origine simple et modeste. Nous

pouvons donc déduire de ses expressions qu'ils contiennent des thèmes associés au travail honnête et aux comportements humbles, des caractéristiques typiques de la classe ouvrière. Ici, il est possible d'établir des parallèles avec la sociolinguistique, qui affirme que la langue est influencée par des facteurs sociaux et culturels. Cette focalisation sur le travail et l'humilité dans la parole du père peuvent faire reconnaître un collectif au sein de la classe en question, où les valeurs et les sujets de conversation sont influencés par un milieu modeste et une situation économique limitée. Ces expressions récurrentes du père reflètent donc son identité collective et mettent en avant points communs avec son milieu d'origine.

Dans une description des conditions matérielles simples dans l'enfance de la narratrice, un autre exemple typographique qui traite le discours du père apparaît. Celui-ci n'illustre pas seulement des sujets typiques qui sont abordés, il illustre aussi bien un état d'esprit d'un groupe social : « *la gosse n'est privée de rien* » (Ernaux, 1983, p. 45). Malgré les conditions simples, le père n'était pas d'accord qu'il s'agissait d'une limitation, ce que la narratrice souligne en mettant quelques mots en italique au milieu de sa propre narration, signalant les mots du père : « [...] on ne pouvait pas dire que j'avais *moins bien que les autres*, j'avais *autant* que les filles de cultivateurs ou de pharmacien en poupées ». Bien que la réalité ait été différente, le père prétendait que sa fille ait tout ce dont elle avait besoin. Nous avons un aperçu de la façon dont son esprit a été caractérisé par la poursuite d'être à la hauteur de la classe dominante, notamment en admirant ceux qui en font partie, et en cherchant à leur ressembler autant que possible. Pour lui, il est essentiel de ne pas paraître inférieur à ces personnes. Néanmoins, le père pensait en même temps que sa famille devrait se contenter de la vie modérée qu'ils avaient établie. Il en résulte une sorte de contradiction dans la manière du père, qui consiste en un mélange d'orgueil mais aussi d'humilité, ce qui ressort ici : « obsession : « *qu'est-ce qu'on va penser de nous ?* » (les voisins, les clients, le monde) » (Ernaux, 1983, p. 46). Cette obsession des opinions des autres rompent avec l'idée de satisfaction des réalisations par rapport à la vie de sa fille. Le père craint d'être jugé par les autres, tout en affirmant que ce dont la narratrice possède est suffisant. Il semble que le père présente une complexe d'infériorité qu'il tente de réprimer, mais qu'il ne parvient pas à dissimuler. L'élément typographique affiche donc une pensée commune à plusieurs personnes. Cette ambivalence entre le besoin de validation et d'acceptation sociale peut entrer en conflit avec le désir d'accepter et de valoriser sa propre réalité, ce qui peut résonner avec l'universel ; Les phrases distinctives du père, mises en italiques, expriment donc les défis que nous rencontrons pour trouver un équilibre entre l'opinion des autres et notre propre estime de

soi. C'est justement cette emphase sur sa parole formulant des sentiments contradictoires qui lui permet de devenir sujet d'une mentalité collective.

D'autre part, le choix d'italique semble également d'être une volonté de distinguer des mots qui, pour la narratrice et pour le père, sont de grande importance émotionnelle. On en a l'impression lors d'une mention de patois dans le discours de colère du grand-père : « La colère de mon grand-père dura des heures. « *Espèce de grand piot* » (nom du dindon en normand) » (Ernaux, 1983, p. 21). Bien qu'il s'agisse de la langue maternelle de son père, il ne l'emploie pas dans le discours quotidien. C'était la langue des grands-parents de la narratrice : « Le patois avait été l'unique langue de mes grands-parents. Il se trouve des gens pour apprécier le « pittoresque du patois » et du français populaire » (Ernaux, 1983, p. 47). Au lieu de cela, le père s'en éloigne principalement en raison d'indicateur de classe révélateur de patois, qui évoque des associations négatives :

Pour mon père, le patois était quelque chose de vieux et du laid, un signe d'infériorité. Il était fier d'avoir pu s'en débarrasser en partie, même si son français n'était pas bon, c'était du français. (Ernaux, 1983, p. 47)

La manière de s'exprimer en patois révèle l'appartenance sociale du père, le patois étant ainsi un marqueur identitaire d'un héritage dépassé et un signe distinctif de la classe ouvrière et paysanne normande. D'après lui, tout ce qui peut être considéré comme appartenant à une inférieure, est également de valeur inférieure. L'apprentissage du français constituait donc pour lui un véritable effort, une tentative de s'affranchir de sa condition paysanne et de se détacher de son premier monde. De cette manière, il s'était également élevé dans la société. L'usage de l'italique du terme normand génère ainsi une résonance émotionnelle qui aborde les sentiments et les associations défavorables liés au son milieu d'origine. Nous voyons dans un autre exemple que le choix typographique assure de souligner la rigueur d'une expression provoquée par l'institutrice-narratrice, qui a appris à parler correctement à l'école. Elle se sent ainsi compétente pour dire que le français qu'il parlait n'était « pas bon » :

Puisque la maîtresse me « reprenait », plus tard j'ai voulu reprendre mon père, lui annoncer que « se parterrer » ou « quart moins d'onze heures » *n'existaient pas*. Il est entré dans une violente colère. (Ernaux, 1983, p. 49)

Nous avons l'impression que cet accent sur « n'existaient pas » est d'une grande importance pour le père et la narratrice, parce que cette déclaration a conduit à un affrontement bouleversant entre eux. Nous se faisons une idée d'à quel point ce sujet de langage est douloureux. En pointant ces erreurs linguistiques, la narratrice offense non seulement le discours du père, mais aussi implicitement sa tentative de s'insérer dans la culture dominante. Donc, le développement de la parole de la narratrice qui acquiert une bonne maîtrise du

français grâce à l'école, s'avère être une cause de douleur pour elle : « Tout ce qui touche au langage est dans mon souvenir motif de rancœur et de chicanes douloureuses, bien plus que l'argent » (Ernaux, 1983, p. 49). La narratrice témoigne d'une dimension collective dans le sens où elle fait ressortir la honte du langage à travers la mise en italique. Les mots « n'existaient pas » révèlent donc une vérité douloureuse : la défaite du père de ne pas s'intégrer dans le milieu social souhaité. Ces mots posent les fondements de la honte pour lui, qui ne veut pas parler sa langue maternelle, et ne sait pas parler correctement français standard. De plus, il est conscient que chaque mot incorrect qu'il prononce dévoile ses origines modestes. Ce qui le préoccupe encore plus, c'est de ne pas paraître quelqu'un d'autre en utilisant un langage plus soigné : [...] il détestait les grandes phrases et les expressions nouvelles qui ne « voulaient rien dire » [...] il se refusait à employer un vocabulaire qui n'était pas le sien » (Ernaux, 1983, p. 48). Cela implique qu'il flotte entre les classes, avec un sentiment de ne pas appartenir, incapable de s'identifier complètement à la classe sociale désirée. Toutefois, cette situation ne se produit que lors d'occasions particulières :

Quand le médecin ou n'importe qui de *haut placé* glissait une expression cachoise dans la conversation comme « elle pète par la sente » au lieu du « elle va bien », mon père répétait la phrase du docteur à ma mère avec satisfaction, heureux de croire que ces gens-là, pourtant si chics, avaient encore quelque chose de commun avec nous, une petite infériorité. (Ernaux, 1983, p. 48)

A nouveau, la narratrice choisit d'accentuer un mot pour montrer le pouvoir qu'il détient, et l'important qu'il revêt pour le père. Dans ce cas, il y a apparence que le mot « haut placé » est en italique pour mettre en relief l'admiration que le père porte à ceux de statut supérieur. Cet outil renforce la compréhension de sa satisfaction de se sentir égal à eux. Le mot « infériorité » revient régulièrement, et devient le dénominateur commun des mauvais sentiments à l'égard du langage. Ce choix typographique facilite des processus émotionnels universels plus étendus et complexes, en mettant en évidence des mots qui apportent une profondeur. De cette façon, la mise en italique permet de mettre en évidence des mots significatifs dans la vie du père qui suscitent une humanité commune, par-delà des sentiments qui, entre autres, suscitent des conflits intérieurs et des hontes contradictoires, surtout liés au langage. Ces sentiments complexes peuvent être partagés par de nombreuses personnes, indépendamment de leur origine culturelle ou sociale. L'utilisation de l'italique pour souligner des mots significatifs crée une résonance émotionnelle qui évoque des expériences universelles de l'identité et de désir d'appartenance.

Conclusion

En étudiant la temporalité narrative dans l'œuvre d'Ernaux, nous avons vu que les ruptures temporelles sont utilisées pour souligner la présence de l'héroïne-narratrice et pour inviter le lecteur à participer à son processus de réflexion, notamment sur la résistance de la mémoire. Ces ruptures permettent à la narratrice de s'exprimer ouvertement sur les imperfections humaines, créant ainsi une atmosphère quotidienne et humaine qui nous permet de nous joindre à ses réflexions en tant que personne, ce qui nous rapproche d'elle de manière significative. Ernaux explore des défis universels, nous donnant l'opportunité de nous reconnaître dans ses propres expériences individuelles. L'autre aspect de la temporalité narrative met en évidence les circonstances sociales telles que les origines et le milieu social actuel de la narratrice. Dans cette perspective, le passé représente le milieu d'origine modeste tandis que le présent symbolise l'ascension vers un milieu supérieur. De cette façon, Ernaux décrit comment ses origines influencent son style d'écriture et sa manière de s'exprimer. Les ruptures temporelles suscitent ainsi l'universel qui réside dans l'impact de notre héritage à différents niveaux et comment ces influences peuvent être à la fois un défi et une source d'enrichissement. Ernaux nous offre une histoire qui est à la fois la sienne et la nôtre, nous invitant à réfléchir aux complexités de nos propres souvenirs et expériences, ainsi qu'à l'impact de notre milieu d'origine et actuel sur notre mode d'expression.

L'élément minimaliste contribue à créer une représentation réaliste du milieu d'origine de la narratrice et de sa relation avec son père. Pour atteindre cet objectif, l'auteure privilégie la concision et la précision, n'utilisant que les mots et les phrases strictement nécessaires. Sur le plan syntaxique les constructions grammaticales complexes sont évitées au profit du strict nécessaire. Les phrases sont souvent séparées par des virgules ou des points, sans l'utilisation fréquente de conjonctions. Cette simplicité met en évidence la façon dont les personnages communiquent dans ce milieu modeste, tout en mettant en valeur les règles et les normes sociales, comme la simplicité, la modération et la frugalité, offrant ainsi au lecteur une compréhension du monde et des codes sociaux qui y prévalent. La syntaxe minimaliste permet également d'évoquer des changements dans la relation père-fille qui provoquent des sentiments universels liés à l'admiration, la nostalgie et l'indépendance, où la narratrice utilise les phrases courtes et isolées qui se distinguent du reste du texte. En conséquence, cet aspect de la syntaxe minimaliste résonne avec un large public en décrivant cette relation familiale.

En ce qui concerne le lexique minimaliste, la narratrice fait recours à des mots neutres, dépouillés et appropriés pour restituer au mieux de la vie de son père, évitant tout lyrisme et

sentimentalisme. Ce choix permet au lecteur de s'immerger dans l'histoire, notamment dans les scènes émotionnelles telles que les funérailles de son père et la mort de sa sœur. Ces scènes, décrites de manière détachée, créent une ambiance de normalité qui donne l'impression que cela aurait pu être écrit et vécu par n'importe qui, et mettent donc en évidence l'universalité de la mort et du deuil. Le style dépouillé de la narratrice souligne également la distance émotionnelle entre elle et son père, ainsi que la douleur non exprimée qui imprègne les relations familiales, contribuant à un sentiment de l'universalité en abordant des émotions communes à nombreuses personnes. Le lexique minimaliste se retrouve également dans les titres des livres d'Ernaux, ce qui contribue à l'ambiguïté des sujets abordés. Les titres en "article + nom" ne décrivent pas explicitement le contenu des livres, mais permettent de généraliser les expériences de la narratrice. Le titre "*La Place*" peut être interprété de différentes manières, tant comme une aspiration sociale que comme la place occupée par le père dans la vie de sa fille. Ainsi, cet élément stylistique dans les titres et le contenu des œuvres d'Ernaux facilite la compréhension des expériences humaines universelles liées à la classe sociale, à la distance et à l'évolution des relations.

L'utilisation des expressions en italique dans le texte agit comme des leitmotifs, fidèlement représentatifs du discours du père. Ces expressions reflètent les thèmes liés à son éducation modeste, tels que le travail, l'humilité et la modestie. Elles soulignent ainsi l'influence des origines sociales et culturelles sur son langage quotidien, et témoignent d'un mode de pensée collectif à son milieu d'origine, tel que la classe ouvrière. En plus, le choix de l'italique souligne l'importance émotionnelle des certains mots pour la narratrice et son père, notamment en ce qui concerne le patois normand et les efforts du père pour maîtriser le français. L'italique met en évidence les mots qui génèrent des conflits intérieurs et des sentiments de honte liés au langage, apportant ainsi une profondeur émotionnelle au récit. Donc, l'utilisation de l'italique joue un rôle essentiel dans la mise en valeur de ces sentiments universels concernant l'importance que certains mots revêtent, surtout les mots qui engendrent des tensions et des conflits linguistiques et sociaux. Cela met en lumière la complexité des relations dans un contexte plus large, une complexité à laquelle de plusieurs lecteurs peuvent se reconnaître.

Le sentiment collectif et universel qui émane des écrits d'Ernaux rend la classification de ses œuvres difficile. Elle dépasse le domaine personnel en utilisant cette écriture, devenant une passerelle pour explorer des questions plus vastes, telles que la classe sociale, les relations, l'identité et l'histoire. Son refus d'écrire une œuvre littéraire qui se classerait dans un genre

précis, peut résulter de son désir de rester fidèle à son milieu d'origine. En évitant d'être limitée par un genre particulier, Ernaux jouit de la liberté d'explorer de nouvelles voies littéraires en transcendant les frontières des genres pour communiquer une compréhension plus profonde de la société et de l'expérience humaine.

Bibliographie

- Aukrust, K., Kolderup, T., & Uvsløkk, G. (2019). *Nytten og gleden : fransk litteratur gjennom tusen år*. Universitetsforlaget.
- Crom, N. (2008). « Rencontre avec Annie Ernaux, écrivain de la mémoire offerte ». *Télérama*. https://www.telerama.fr/livre/25442-rencontre_avec_annie_ernaux_ecrivain_de_la_memoire_offerte.php (site consulté le 31 mai 2023)
- Day, L. (2005). Entraîner les lecteurs dans l'effacement du réel : Entretien avec Annie Ernaux. *Romance Studies: a Journal of the University of Wales*, 23(3), 223–236. <https://doi.org/10.1179/026399005x70676> (site consulté le 31 mai 2023)
- Ernaux, A., dans Doubrovsky, S., Lecarme, J., Lejeune, P. & Université de Paris X : Nanterre. (1993a). *Autofictions & cie*. Université Paris X.
- Ernaux, A. (2021) [1983]. *La Place*. Belin Gallimard.
- Ernaux, A. (1993b). *Journal du dehors*. Gallimard.
- Ernaux, A. (2009). Festival *Raisons d'Agir* 2009 : « " J'ai rêvé d'un autre monde " luttés, espérances, utopies » dans G. Mauger (Ed.). Poitiers : *Raisons d'Agir*.
- Ernaux, A. (2022). « Annie Ernaux - Conférence Nobel ». Nobel Prize Outreach AB. <https://www.nobelprize.org/prizes/literature/2022/ernaux/201000-nobel-lecture-french> (site consulté le 31 mai 2023)
- Ernaux, A., & Rérolle, R. (2011). *Écrire, écrire, pourquoi ? Annie Ernaux : entretien avec Raphaëlle Rérolle*. Éditions de la Bibliothèque publique d'information. <https://books.openedition.org/bibpompidou/1086?lang=en> (site consulté le 31 mai 2023)
- Saillot, I. (2017). Mémoire et émotion chez Syssau et Monnier (2012) : quelques remarques à la lumière de modèles historiques. *Psychologie française*, 62(1), 93–106. <https://doi.org/10.1016/j.psfr.2015.10.001> (site consulté le 31 mai 2023)
- Uvsløkk, Geir: Annie Ernaux dans *Store norske leksikon*. https://snl.no/Annie_Ernaux (site consulté le 31 mai 2023)
- Rabaté, D., Viart, D. (2009). *Écritures blanches* : « Entretien avec Annie Ernaux, Maison des

écrivains, 9 mars 2022 ». Publications de l'Université de Saint-Étienne.

